Pour voir la lumière divine avec les yeux corporels, comme les disciples l'ont vue sur le Mont Thabor, il faut participer à cette lumière, être transformé par elle dans une mesure plus ou moins grande. L'expérience mystique suppose donc un changement de notre nature, sa transformation par la grâce. Saint Grégoire Palamas le dit explicitement : « celui qui participe à l'énergie divine..., devient lui-même, en quelque sorte, lumière ; il est uni à la lumière et, avec la lumière, il voit en pleine conscience tout de qui reste caché à ceux qui n'ont pas cette grâce ; il surpasse ainsi non seulement les sens corporels, mais aussi tout ce qui peut être connu (par l'intelligence)... car les purs de cœur voient Dieu... qui, étant Lumière, habite en eux et se révèle à ceux qui l'aiment, à ses bien-aimés[1]. »

Le corps ne doit pas être un obstacle dans l'expérience mystique. La dépréciation manichéenne de la nature corporelle est étrangère à l'ascétisme orthodoxe.... « Nous n'appliquons pas le nom d'homme séparément à l'âme ou au corps, mais aux deux ensemble, car l'homme entier fut créé à l'image de Dieu », dit saint Grégoire Palamas[2]. Le corps doit être spiritualisé, devenir un « corps spirituel », selon l'expression de saint Paul. Notre fin dernière n'est pas seulement une contemplation intellectuelle de Dieu ; s'il en était ainsi, la résurrection des morts serait inutile. Les bienheureux verront Dieu face à face dans la plénitude de leur nature créée. C'est pourquoi le *Tome hagioritique* prête dès ici-bas à la nature corporelle purifiée certaines « dispositions spirituelles » : « si le corps doit prendre part avec l'âme aux biens ineffables du siècle futur, il est certain qu'il doit y participer, dans la mesure du possible, dès maintenant.... Car le corps lui aussi a

1. *Homélie sur la présentation de la Sainte Vierge au temple*, éd. Sophoclès, 22 *homélies* de S. Gr. Palamas, Athènes, 1861, pp. 175-177. — Cité dans l'article du Moine Basile, *Sem. Kond.*, VII, p. 138.

2. *Dialogues de l'âme et du corps*, *P. G.*, t. 150, col. 1361 C. On a mis en doute l'authenticité de cet écrit, attribué à Palamas ; en tout cas, il appartient à la même famille spirituelle.

l'expérience des choses divines quand les forces passionnelles de l'âme se trouvent — non pas mises à mort, — mais transformées et sanctifiées[1]. »

En tant que lumière, — principe de manifestation, — la grâce ne peut rester imperceptible en nous. Nous ne pouvons ne pas sentir Dieu, si notre nature est en état de santé spirituelle. L'insensibilité dans la vie intérieure est un état anormal. Il faut savoir reconnaître ses propres états et juger des phénomènes de la vie mystique. C'est pourquoi saint Séraphin de Sarov commence ses enseignements spirituels par les paroles : « Dieu est un feu qui réchauffe et embrase les cœurs. Si nous ressentons dans nos cœurs le froid qui vient du démon, — car le démon est froid, — invoquons le Seigneur et Il viendra et réchauffera notre cœur par l'amour envers Lui et envers le prochain. Et devant la chaleur de sa face sera chassé le froid de l'ennemi »[2]. La grâce se fera connaître comme la joie, la paix, la chaleur intérieure, la lumière. Les états de sécheresse, de « nuit mystique » dans la spiritualité de l'Église d'Orient n'ont pas le même sens qu'en Occident. Une personne qui entre en union de plus en plus étroite avec Dieu ne peut rester en dehors de la lumière. Si elle se trouve plongée dans les ténèbres, c'est que sa nature est obscurcie par quelque péché ou bien, c'est que Dieu l'éprouve pour augmenter encore sa ferveur. Ces états sont à dépasser par l'obéissance et l'humilité auxquelles Dieu répond en se manifestant de nouveau dans l'âme, en communiquant sa lumière à l'être humain délaissé pour quelque temps. La sécheresse est un état maladif qui ne peut être durable ; elle n'a jamais été considérée par les auteurs ascétiques et mystiques de la tradition orientale comme une étape

1. *P. G.*, t. 150, col. 1233 BD.

2. *Relation de la vie et des œuvres du P. Séraphin, de bienheureuse mémoire, hiéromoine et reclus de Saroc*, 3e éd., Moscou, 1851, p. 63 (en russe).